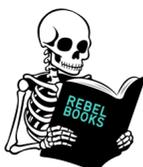


# La Bibliothèque Rouge

---

The Book Detective #1

Caroline Vermalle



*"Les dieux, voyant les exploits de l'homme dans les arts, les sciences et les lettres, choisirent d'accorder l'immortalité non pas à sa chair, mais à ses œuvres. Ainsi, ils instituèrent la Bibliotheca Æterna, la plus grande bibliothèque à traverser les mondes visibles et invisibles, transmise de l'Égypte à Babylone, à travers tous les royaumes des grands hommes. Aujourd'hui, elle repose entre les mains de gardiens immortels d'Étrurie, nichée dans des murs rouges entre les cieux et la terre."*

**Hérodote (484-425 av. J.-C.)**

*"De toutes les folies humaines, la plus grande a été de convoiter, de trouver, puis de perdre la Bibliotheca Æterna dans les sombres marées de l'ambition."*

**Léonard de Vinci (1452-1519)**

# Chapitre 1

---

## *Meurtre à Alexandrie*



**L**aissez-moi vous raconter comment je suis mort.  
Être le seul témoin d'un meurtre est une sale affaire.  
Être le seul témoin de ce meurtre-là s'est avéré être une affaire beaucoup, beaucoup plus sale encore.

C'était le 12 juin 2005, et même à une heure et demie du matin, il faisait chaud à Alexandrie, en Égypte.

Le genre de chaleur qui rend les hommes fous et les pousse à se réfugier dans les coins sombres, à la recherche d'un soulagement qui ne vient jamais.

La chaleur infernale pourrait expliquer ce qui s'est passé ensuite. Peut-être. Peut-être pas. Qu'est-ce que j'en sais, je viens des Cornouailles, en Angleterre. Là-bas, personne n'a jamais vu de canicule. Il n'y a que la brume et le vent qui s'accrochent aux rochers déchiquetés, et les mouettes qui crient encore sur les bateaux longtemps après qu'ils ont coulé.

Qu'est-ce qu'un frileux comme moi fichait en Égypte ? Mon boulot. Et ça ne se passait pas bien.

À l'âge mûr de trente et un ans, je le faisais depuis assez longtemps pour savoir que lorsque vous devez vous cacher dans le placard sans air d'un laboratoire d'archéologie, coincé entre une lampe à bras articulé cassée, le carton millénaire d'un cercueil égyptien et environ un million d'ossements humains,

et retenir votre souffle comme si votre vie en dépendait, ce n'est pas un bon signe.

Surtout que ma vie en dépendait vraiment.

Et pas seulement parce que, dans ma précipitation, j'avais renversé des bouteilles de produits chimiques et que les vapeurs d'acétone me brûlaient le nez, la gorge et les poumons, et rendaient ma tête dangereusement légère.

Mais ma respiration galopait toujours, bruyamment, au rythme de la poursuite effrénée dans les couloirs sombres du Musée Gréco-Romain quelques minutes plus tôt. Un slalom indigne entre les portes ouvertes des vitrines vides, les feuilles de poussière et les cartons d'emballage – et une pluie de balles de revolver.

Une de ces balles avait rencontré mon épaule. Ou le haut de mon dos. Je n'avais aucune idée des dégâts. Tout ce dont j'étais certain, c'était la douleur à chaque inspiration et le sang qui coulait le long de mon bras sur l'objet que je tenais si fort; je le pressais contre mon estomac, le protégeant de tout mon corps tremblant comme une mère protégerait son enfant :

Une petite statue de basalte représentant une femme égyptienne d'à peine trente centimètres de haut. Les hiéroglyphes du *Livre des Morts gravés* sur sa cuisse droite, le dieu-serpent maléfique Apep enroulé autour de la gauche, ses mains fines posées sur son ventre, elle était brisée en diagonale au niveau de la poitrine. Sa tête avait disparu, mais je n'avais pas besoin de son visage pour reconnaître son incroyable majesté – et les gens qui comptaient savaient qu'il fallait me croire sur parole.

C'était Néfertiti.

Elle valait plus d'un million de dollars.

Et elle allait probablement décider de mon sort.

Ce soir-là, je devais rencontrer un homme du nom de Gunter Spitt.

La cinquantaine, trapu, nerveux, perpétuellement débraillé – atypique pour un Suisse – il prétendait posséder la moitié la plus précieuse de la plus grande reine d'Égypte : la tête. J'avais des informations solides et aucune raison de douter de lui, hormis le fait qu'il était plongé jusqu'au cou dans le crime organisé, bien sûr.

D'où le rendez-vous en pleine nuit. Dans un musée fermé pour travaux.

Avec les instructions du type "apportez l'argent, mais venez seul".

Bref, la routine, dans le monde des antiquités à un million de dollars.

J'avais apporté ma moitié de Néfertiti parce que la réunir avec le fragment de Spitt était le seul moyen de garantir son authenticité. Je savais qu'il provenait d'une famille respectée de pilliers de tombes, mais on n'est jamais trop prudent. Le demi-million en liquide dans ma sacoche appartenait à un nouveau client, un Anglais nommé Harry Wolfhard. Je ne l'avais jamais rencontré en personne, mais une photo en noir et blanc dégotée auprès de mes contacts correspondait bien à l'idée que je m'étais faite de lui au téléphone: la trentaine, pâle, grand, mince, cheveux mi-longs un peu gras, l'air du reptile de bonne famille, mais pas sans un certain charisme.

Ce genre de transaction était mon gagne-pain, et mes clients me faisaient confiance car je l'avais fait des dizaines de fois, sans aucun problème.

J'arrive, je vérifie que l'objet est authentique, je l'échange contre le cash, je sors – et tout le monde est content.

Pour Wolfhard, j'avais déjà organisé le transport transfrontalier, graissé la patte aux bonnes personnes, rempli la paperasse comme il fallait. Grâce à moi, la petite statue de Néfertiti allait avoir son *happy ending* : enfin entière, avec une belle maison dans le quartier de Mayfair à Londres et un nouveau, passionnant récit concernant sa découverte – crédible et impossible à réfuter. Mes histoires fictives de provenance ne se contentaient pas de transformer un butin brûlant en pièce d'héritage respectable ; j'aimais penser qu'il y avait un art dans la tournure. Pensez aux petits-enfants ! C'est pourquoi j'ai toujours eu à cœur d'ajouter ma touche personnelle, un soupçon d'aventure ici, un brin d'exotisme là. D'ailleurs, plus d'un client m'a dit que je devrais penser à écrire des romans. C'est pour cela qu'ils me payaient cher pour mes services.

Bref, je connaissais par cœur les règles du jeu un peu particulières du monde des antiquités. A l'instar d'ailleurs des meilleurs hôtels de vente, des musées de renommée mondiale, des collectionneurs-philanthropes – tout le monde suivait ces règles-là plutôt que celles, rigides et mal adaptées, de la loi. Si j'avais suivi la loi à la lettre, je n'aurais pas pu devenir le dealer et commissaire-priseur en vogue que j'étais, sollicité par la crème de New York et de Londres, avec mes entrées dans les couloirs du pouvoir et de l'argent. Je vais vous dire où j'aurais fini à la place : là où j'ai commencé, à aider mon père dans sa brocante à Falmouth. Plutôt mourir.

Du moins, c'est ce dont j'essayais très fort de me convaincre, pendant que je tremblais de peur dans mon armoire de labo, les yeux collés contre la mince ouverture, fixant avec horreur ce qui se déroulait à moins de dix mètres de moi : un combat à mort entre deux hommes dangereux.

Gunter Spitt et Harry Wolfhard.

Certes, l'acétone me piquait tant les yeux que j'en pleurais, mais – notez-le, c'est important pour la suite – Spitt et Wolfhard étaient directement dans mon champ de vision, et *je n'avais aucun mal à les voir*. Ils se trouvaient juste à l'entrée du laboratoire, baignés dans la lumière rougeâtre de l'éclairage d'urgence du musée ; imaginez deux silhouettes à l'intérieur d'un rectangle rouge encadré d'obscurité. Leurs longues ombres traversaient le sol du laboratoire, chatouillant presque le fond de ma cachette. Je n'ai jamais perdu de vue qui était qui non plus ; leur différence de gabarit (Spitt petit et trapu, Wolfhard grand et mince) ne laissait planer aucun doute. La seule chose que j'avais du mal à déceler, c'était qui des deux avait le plus de chances d'atteindre le revolver qui gisait sur le sol.

Wolfhard ne devait pas être là. Il avait surgi comme un diable de quelque angle mort, la seconde où j'avais déclaré que la tête de Néfertiti était authentique. Spitt n'a pas apprécié. Une dispute a éclaté, des armes ont été dégainées et j'ai commencé à courir – le corps de Néfertiti dans une main, la sacoche de cash dans l'autre. Mon bagage contenait également – on ne sait comment – la tête manquante de la statue, ce qui explique pourquoi ma fuite soudaine était propice au malentendu.

Mais au risque de passer pour naïf, j'étais persuadé qu'il y avait encore de la latitude pour régler ce quiproquo entre gentlemen.

À présent les événements avaient très largement dépassé ce stade, avec plusieurs longueurs d'avance. Il n'y avait qu'une seule issue possible: quelqu'un allait mourir.

J'étais prêt à donner mon âme à Apep, le dieu du chaos dont je serrais si fort les anneaux de pierre, pour que ce ne soit pas moi.

Si je devais choisir, je misais sur Spitt. Peut-être avais-je encore une chance de négocier avec Wolfhard.

BAM. BAM. BAM. BAM.

Quatre coups de feu. Les trois premiers firent trembler les os dans l'armoire. Le dernier a poussé un crâne par-dessus le bord d'une étagère. Miracu-

leusement, les billets de banque dans la sacoche à mes pieds ont amorti sa chute.

Lorsque mes oreilles ont cessé de bourdonner, je n'ai pu tirer qu'une seule conclusion, et elle n'était pas bonne.

La silhouette qui tenait encore l'arme était petite et épaisse.

L'homme à ses pieds, abattu de quatre balles dans le cœur à bout portant, était indéniablement Harry Wolfhard. Et indéniablement mort.

Pendant une seconde, j'ai cru voir une troisième ombre se dessiner sur le sol. Mais Spitt a cogné le mur, les néons du plafond ont grésillé et pendant une seconde tout est devenu blanc – à l'exception d'une forme rouge. Ce que j'avais pris pour une troisième ombre était le sang de Wolfhard, serpentant vers moi, comme s'il montrait le chemin à Spitt.

Après avoir balayé la pièce du regard, l'assassin se dirigea lentement vers mon armoire, le doigt sur la gâchette.

C'est drôle, les pensées qui vous viennent à l'esprit quand la mort vous regarde en face. Ma vie n'a pas défilé devant mes yeux, non – une bénédiction, étant donné le gâchis que j'en avais fait ces derniers temps. Un instinct primaire me poussa à chercher une arme, mais je l'ignorai bien sûr : je n'en avais jamais porté.

À la place, je me suis dit qu'il était trop tard maintenant pour arrêter de fumer. Une sale habitude de deux paquets par jour dont je n'avais jamais réussi à me défaire – essayer avait finalement été désespérément futile. Aujourd'hui encore, mes doigts avaient le réflexe de chercher dans ma poche la forme familière du briquet, toujours sur moi.

Une autre pensée me vint au même moment : à quel point les vapeurs d'acétone qui saturaient le placard étaient inflammables.

*Si Spitt me trouve, je suis mort.*

*Si j'allume le briquet, l'armoire explose et je suis mort.*

Néanmoins, ce deuxième scénario me procurait beaucoup plus de réconfort. L'avantage de choisir ma mort, peut-être. Et puis l'ami Gunter n'y survivrait pas non plus – une justice cosmique qui me ferait forcément gagner des points, là où j'allais ?

Ou m'accrochais-je seulement à l'espoir pathétique que, contre toute attente, la déflagration ne me tuerait pas, qu'elle créerait une diversion suffi-

sante pour me donner une chance de frapper Spitt avec la lampe à bras articulé, m'emparer de son arme et sortir vivant de ce musée ?

Mon pied sentit le poids de Spitt sur le parquet. Il était tout près.

La main sur la gâchette du briquet, je serrai Néfertiti contre moi et retins mon souffle.

Une ombre passa devant mon visage.

Des doigts gras et crasseux se faulfilèrent dans la fente des portes du placard.

La porte s'ouvrit lentement sur le canon de l'arme.

Je fermai les yeux et enfonçai mon pouce dans la roue à silex.

Le gaz fit sscchhh.

Mais, d'un coup, je lâchai prise.

Je l'avais senti juste à temps : la secousse brutale du corps de Spitt, une respiration étranglée, la chute lourde sur le parquet.

Et trop de bruits pour un seul homme.

La porte de l'armoire était encore entrouverte. Suffisamment fermée pour me dissimuler, mais suffisamment ouverte pour faire de moi – et je veux que cela soit gravé sur ma tombe – *un témoin parfaitement fiable*.

Oui, j'ai cru que la perspective me jouait des tours. Ou l'acétone. Ou la douleur. Ou mon putain d'esprit tout entier.

Oui, j'ai cru que j'étais devenu fou, et si vous aviez vu ce que j'ai vu, je parie que vous l'auriez cru aussi; mais à ce moment-là j'étais parfaitement sain d'esprit et en voici la preuve:

Je pouvais reconnaître le poignard planté dans le cou de Spitt, en plein dans l'artère carotide.

Une double lame égyptienne, alliage de bronze, manche en ivoire et en cuir, probablement du Fayoum, probablement de l'atelier de Senenwaset, maître artisan à la cour de Ramsès III. Les événements probables qui l'ont conduite ici : les fouilles archéologiques de Morgan à Esneh en 1907, une vente dans les années 1910 chez Ortgies 366 Fifth Avenue, suivie d'un passage dans une collection privée (Clarke's ? Holstein ?) avant qu'elle ne se retrouve au Brooklyn Museum ; elle a dû disparaître lors du changement désordonné de directeur trois ans plus tôt.

Même au seuil de la mort, j'avais à ma disposition toutes mes facultés d'analyse, toutes les connaissances accumulées pendant mes longues études

et ma jeune carrière; mon œil, mon esprit – ceux-là même qui m'avaient apporté fortune et accolades, ils fonctionnaient à merveille. Mon Dieu, je pouvais *tout* expliquer à propos de la dague.

Tout, sauf une chose: la main qui la tenait.

C'était celle de Harry Wolfhard.

J'ai vu l'homme qui avait reçu quatre balles dans le cœur retirer la lame du cou de Spitt et rester là, à regarder son travail. Ni sa posture ni son visage ne trahissaient la moindre trace de douleur. Seulement une vague déception lasse.

"Oh Gunter. Toi, entre tous."

Le musée vide renvoya l'écho de ses paroles – calme, limpide.

Le visage de Spitt tressaillit légèrement : il avait entendu. Ses yeux, arrondis par la terreur ou la surprise ou les deux, avaient encore la force de suivre les moindres mouvements de Wolfhard. Je les suivais aussi, cherchant frénétiquement le détail truqué, l'explication rationnelle, l'illusion d'optique – en vain.

Wolfhard inspecta sa chemise blanche déchirée et imbibée de sang. Il poussa un grognement agacé avant d'essuyer la lame dégoulinante sur le tissu. J'avais une vue complète de son torse nu.

Plus musclé que prévu. Pas de gilet pare-balles. Pas de blessure.

Il ramassa l'arme et la coinça dans sa ceinture, sans quitter Spitt des yeux.

"Grosse erreur, ne pas croire en ce que tu cherches."

La voix grave et immaculée de Wolfhard s'éleva au-dessus du bourdonnement des néons et des derniers souffles de Spitt, comme une histoire à dormir debout d'une époque révolue.

"Tu convoites Néfertiti, tu cites la Prophétie, tu cherches l'Æterna. Toute cette vie passée à courir après la preuve de l'immortalité, et une fois que tu la trouves, tu tourne le dos à un homme que tu viens de descendre ? Tsk tsk. C'est le problème avec vous, les mortels. Vous avez la foi trop fragile. Mais si ça peut te consoler, crois-en ma longue expérience : l'immortalité ne vaut pas toute la publicité qu'on en fait. Une dette qui ne peut jamais être repayée, trop d'obligations dans le contrat... Non, non, tu verras : tu me remercieras, un jour, pour ta mort. Savoure-la, vieux."

À cet instant précis, Spitt ne fit aucun mouvement. Rien ne bougea, ni dans son visage, ni dans ses yeux, ni dans sa poitrine.

Pourtant, mon instinct reconnut le moment exact où il passa dans la mort.

Ce que Wolfhard fit ensuite fut d'une douceur inattendue : il se pencha et ferma les paupières de Spitt.

Il poussa un profond soupir, se leva, et resta immobile. Aussi immobile qu'une statue antique. Le silence acquit une saveur nouvelle, plus profonde, plus aiguë. Le genre de silence qui peut arrêter le temps.

Mais il fut brisé par des mots qui, aujourd'hui encore, sont gravés dans mon âme.

"Toi aussi, tu me remercieras un jour, Clavering."

Il me fallut quelques secondes pour accepter ce que ces mots signifiaient.

C'était mon nom.

C'était mon tour.

J'ai appris ce jour-là qu'il y a une limite à la peur qu'un homme peut supporter. Passé un certain point, elle s'autodétruit. Qui l'eut cru, que de l'autre côté de la peur, il y a la paix ? Une paix qui s'invite lorsque tous les possibles, tous les peut-être, tous les "si seulement" n'ont plus de raison d'être, et qu'un homme est enfin seul avec qui il est. Ce qui est drôle, c'est que c'est cette paix-là que j'ai toujours recherchée. J'avais toujours cru qu'elle viendrait avec un dernier succès, une dernière nuit, un dernier verre. "Un dernier pour la route, Jack, je suis presque à l'horizon." Elle n'a jamais été proche. Mais maintenant, à la dernière minute – à ma dernière minute – elle était enfin là.

Une scène de mon enfance défila devant mes yeux. J'avais soudain huit ans et je me cachais, cette fois aussi, dans un placard sombre, au fond de la boutique encombrée de mon père. Je pouvais sentir le mélange de poussière, de vieux livres et de cire d'abeille qui flottait toujours dans sa brocante. Cette nuit-là, il y a une éternité, j'étais bien décidé à attraper le "voleur de livres" dont mon père m'avait parlé – une longue histoire – et j'avais installé un piège infailible. Tout ce que j'avais réussi à attraper, c'était une belle fessée.

Pourtant, ce souvenir me fit l'effet d'une douce caresse.

Lorsqu'il s'est estompé après une fraction de seconde, Wolfhard ne me regardait toujours pas, mais il me tendait la main, la paume tournée vers le ciel.

C'est ainsi que j'ai ouvert le placard et que je lui ai donné Néfertiti.

Le corps.

La tête.

Et l'argent.

Puis j'ai attendu l'inévitable.

Il a rassemblé les deux fragments et a marmonné quelques mots à Néfer-titi ainsi complète.

Quelque chose à propos d'une pyramide, quelque chose à propos d'une prophétie. Puis il a ramassé la sacoche de cash d'un geste distrait et s'est dirigé vers la porte. Mais, se rappelant peut-être que j'étais toujours là, dans mon placard, à l'observer, il s'arrêta juste devant la porte. Puis il jeta un coup de menton vers Spitt.

"Il avait l'intention de t'éliminer depuis le début. Il voulait la reine et l'argent. Une chance que je sois arrivé à temps, hein ?"

Pour la première fois de la nuit, il m'a regardé droit dans les yeux. Et il a souri - un sourire malicieux, sublime, terrible, obsédant.

"Au plaisir, Clavering."

Et sur ce, Harry Wolfhard disparut dans le vide rouge du musée, et de ce qui restait de ma misérable vie.

## Chapitre 2

---

### *Comment je suis mort*

**O**n raconte qu'au moins une fois dans son existence, chaque homme doit rencontrer le Diable à la croisée des chemins.

*Choisis ta route, dit le Diable. Tourne à droite pour le bien, à gauche pour le mal.* Ou à l'est pour la rédemption et à l'ouest pour la damnation. Le pardon et la vengeance, la justice et le chaos, la vérité et le mensonge, la lumière et l'obscurité – quelque soit l'histoire est racontée, il y a toujours deux chemins.

Mais il y a une troisième voie.

Le diable ne vous le dit pas, oh non. Pas tout de suite en tout cas. Il la réserve à ceux qui ne veulent pas choisir. Ou qui ne peuvent pas choisir. C'est une route qui finit où elle commence. Un labyrinthe sans fin, une galerie des glaces, un serpent qui se mord la queue.

C'est la voie de la folie.

C'est elle que le Diable lui-même a laissée grande ouverte pour moi, James Clavering, en cette nuit brûlante du 12 juin 2005.

Si vous voulez savoir comment cette nuit s'est finie, soit :

Ils m'ont trouvé le lendemain, toujours tremblant dans mon armoire, blessé et incohérent – répétant qu'un immortel était venu pour sauver Néfer-titi, et moi. La paix bienheureuse n'avait pas fait long feu ; elle avait été remplacée par un pur cauchemar.

J'avais perdu beaucoup de sang, paraît-il. J'avais de la chance d'être en vie, paraît-il. Mais ceux qui m'ont trouvé n'étaient pas d'humeur de me plaindre, parce qu'ils ont aussi trouvé un cadavre, la dague égyptienne et toutes les raisons que j'avais de tuer Gunter Spitt.

J'ai été accusé de son meurtre.

Mais c'est ce qu'ils n'ont jamais trouvé qui a scellé mon destin.

Pas de Néfertiti.

Pas de flingue.

Et pas la moindre trace de Harry Wolfhard, le troisième homme dont je répétais le nom dans mon délire. Aucune trace de lui au musée, ni nulle part ailleurs ; ni cette nuit-là, ni à aucun moment.

Ni dans aucun système.

En bref, Harry Wolfhard n'existait pas.

Sur la scène de crime, deux jeux d'empreintes, deux jeux d'ADN. Pas de troisième.

Et pas de tache de sang à l'entrée du labo.

*Entre, dit le Diable, c'est grand ouvert.*

J'ai été extradé vers le Royaume-Uni et jugé à l'Old Bailey. Le meilleur avocat du pays s'est occupé de mon cas. Mon père a fait le voyage depuis les Cornouailles pour assister au procès.

Je regardais souvent vers le balcon où il était assis, son petit gabarit bien droit. Toujours droit. Cela faisait des années que nous ne nous parlions plus. Il ne m'a jeté un coup d'œil qu'une seule fois, lorsqu'un de mes avocats a expliqué au juge que j'allais exercer mon droit à ne pas m'incriminer moi-même. Que je resterais silencieux.

Silencieux, tout en écoutant les hommes en perruque et soie noire tenter de convaincre le jury qu'il y avait un troisième homme cette nuit-là à Alexandrie.

Ils ont d'abord soulevé le mystère Néfertiti. Où était passée l'inestimable statue ?

Le rapport officiel égyptien avait avancé une réponse simple : Néfertiti n'avait jamais existé. Tête ou torse, il s'agissait d'une fabrication experte que

j'avais concoctée pour piéger Spitt et régler des comptes non spécifiés, comme nous, criminels étrangers, avons l'habitude de le faire.

Les murmures que j'avais entendus dans une prison égyptienne en attendant l'extradition racontaient une autre histoire. Les informateurs des flics étaient infiltrés à tous les niveaux du commerce illégal d'antiquités. La police était parfaitement au courant de l'existence de la statue. Nous savions tous qu'ils ne pouvaient rien y faire. Mais il y avait comme un courant de peur sous leurs ragots nocturnes, une rumeur qui grandissait comme une tumeur à travers le commissariat : toute l'affaire empestait le surnaturel, et c'était ce qu'on obtenait quand on perturbait l'esprit de Néfertiti. En d'autres termes, Spitt et moi avons été maudits.

Mais si la police d'Alexandrie était divisée à ce sujet, Scotland Yard l'était moins.

L'accusation a confirmé les conclusions du rapport officiel, et ce chapitre-là fut clos.

Le "problème" Nefertiti réglé, la plus grosse épine dans le pied de l'accusation était la balle logée dans mon épaule. Les os brisés prouvaient qu'elle n'avait pu pénétrer que par l'arrière. Il était anatomiquement impossible que je me sois tiré dessus sous cet angle. Où était l'arme qui l'avait tirée ? *Qui* l'avait tirée ? N'y avait-il donc pas matière à avancer la légitime défense ?

Pendant quelques heures, l'ombre de l'hypothétique troisième homme assombrit la salle d'audience.

Mais l'accusation produisit quelque chose de bien plus efficace qu'une explication rationnelle à une balle gênante : un profil psychologique de l'accusé. Et ce n'était pas beau à voir.

Ils ne se sont pas contentés de déterrer toutes les fois où j'avais enfreint la loi au cours de ma brillante carrière : les provenances falsifiées, les transactions nocturnes, les évaluations suspectes. Certes, ils sont passés à côté de la plupart, mais ils en ont trouvé suffisamment.

Ils ont également traîné toute ma vie devant le jury. Et cette fois, ils n'ont rien oublié.

Je vous épargne mon enfance difficile, mes bagarres au lycée, mes aventures d'un soir. Dans ma jeune vie, tous les hauts étaient suspects et tous les bas, eh bien, je l'avais bien cherché, n'est-ce pas ?

Puis la soif de gloire dans la grande ville, où les lumières éclatantes aveuglent les hommes faibles sur le côté obscur de l'ambition.

Les mensonges et les excès dans tout ce que je touchais, de l'amour à l'alcool aux trésors.

Le pire, c'est que je ne pouvais pas dire qu'ils avaient tort.

Mon père, lui, n'a pas été épargné. Il n'a pas bronché. Il est resté droit, fixant un horizon qui s'assombrissait d'heure en heure.

Peu importe le gouffre moral entre une exagération sur de la paperasse et un meurtre de sang-froid, que même le raté cupide et ivrogne que j'étais censé être aurait répugné à franchir.

Peu importe les fois où j'avais été honnête. Ou pire, intègre.

Mais parfois il suffit de révéler une bonne action pour qu'elle perde son auréole – comme par exemple mon refus catégorique, malgré les bénéfices que j'aurais pu en tirer, de dénoncer mes collègues, associés et mentors, la crème de la crème du monde de l'art, qui étaient tout aussi plongés que moi dans les magouilles du commerce des antiquités.

J'ai arrêté d'espérer un procès équitable lorsqu'une coupure de la Falmouth Gazette des années 80 a été présentée comme preuve. Un article bâclé qui prouvait que mon père, John Clavering, lui-même antiquaire, était un imposteur et un menteur. Vous savez ce qu'on dit à propos des péchés du père.

Je l'ai regardé se lever et, sans un regard vers moi, quitter la salle d'audience.

Sentant eux aussi que la partie était perdue, mes avocats ont joué une dernière carte.

Ils ont plaidé la folie.

Stratégie logique. Erreur coûteuse.

En fin de compte, le jury a décidé qu'il n'y avait jamais eu de troisième homme ni de Néfertiti. Il n'y avait que moi, mon âme pourrie et la balle perdue dans mon dos.

Quant à ma folie présumée, les psychiatres de la prison en seraient les seuls juges.

J'ai été condamné à la perpétuité.

. . .

Mais je vous ai promis que je vous raconterais comment je suis mort, et on n'y est pas encore.

La taule ne m'a pas tué, même si elle a fait de son mieux. Surtout les six séjours en service psychiatrique. Et entre, les livres – tant de livres. Mille ans de livres. Je cherchais Harry Wolfhard à chaque page ; il était à la fois nulle part et partout.

Les bibliothèques étaient pleines des mots des plus grands hommes, témoignant de la réalité des dieux, des anges, des immortels. Et pourtant, mes gardiens m'attachaient à un brancard chaque fois que je criais que j'en avais vu un.

On dit que les hommes morts pèsent plus lourd qu'un cœur brisé.

Attendez d'en rencontrer un qui ne peut pas mourir.

J'ai survécu à la prison. Je n'ai pas survécu à la liberté.

Je me noyais dans une brume de médicaments antipsychotiques lorsqu'on est venu m'annoncer ma libération, à peine trois ans après le début de ma peine. Un inspecteur dont je n'avais jamais entendu parler avait rouvert le dossier. Les preuves contre moi étaient trop faibles. Peut-être qu'il y avait eu un troisième homme après tout.

Je suis donc retourné chez moi, ma dette payée et mon nom blanchi.

Je n'étais pas naïf, je savais qu'une condamnation pour meurtre, même à tort, ferait désordre dans les dîners en ville, et je connaissais assez mes relations pour savoir qu'ils étaient des amis de la belle étoile. Mais j'avais cru qu'en ne les trahissant pas, et en gardant pour moi tout ce que je savais des machinations du monde des antiquités, j'avais mérité un billet retour.

Comme j'avais tort.

Une à une, les portes du château se sont fermées.

Ils ne voulaient pas seulement mon exil. Ils devaient montrer au monde leur détermination à éviscérer ma réputation et à me condamner à l'oubli total.

Cela n'avait rien à voir avec moi, bien sûr, ni avec la justice, ou avec l'équité. Ce qui comptait, c'était eux. Ils devaient se décharger de leurs propres crimes, et j'étais le bouc émissaire idéal. Plus ma disgrâce était complète, plus leur innocence était éclatante.

Caroline Vermalle

Certains – peu nombreux – se sont opposés au lynchage public de mon nom, et ont tenté de me protéger en demandant aux autres d'être prévenants. Après tout, disaient-ils, ce n'était pas ma faute : c'était avéré, je souffrais de problèmes psychiatriques.

Je me souviens d'eux comme des plus cruels.

Il y a d'autres chapitres dans la traversée du désert de sept ans de James Clavering, galeriste ambitieux de la jetset de Londres et de New York, prince des salles de vente, tsar de l'art ancien, avant qu'il ne règne sur un royaume de bouteilles vides, de médicaments antipsychotiques et de rêves brisés. Et de livres - tant de livres. Je vous raconterai cette histoire un jour, en temps voulu.

Mais pour l'instant, tout ce que vous devez savoir, c'est que j'ai fait ce que mes ennemis n'ont jamais eu le courage de faire : j'ai tué le méchant James Clavering.

Et de ses cendres est né un nouveaux départ dans une arrière-salle sans fenêtre d'une bibliothèque abandonnée de Rome, avec de la peinture écaillée sur les murs, une caisse à monnaie vide et, sur la porte, une pancarte avec ces lignes :

### **Easton EVERLY**

Conseil en livres rares et manuscrits

Achet et vente

\*\*\*Évaluations gratuites\*\*\*

Et au-dessus de mon nouveau nom, dans une police Medium Blair prétentieuse et un logo bleu en forme de – je vous le donne en mille – livre, un titre qui me causait toutes sortes d'ennuis :

**THE BOOK DETECTIVE**